

# Ricochet

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **49 (1911)**

Heft 44

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-208167>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

**Gymnastique d'hommes.** — La société de gymnastique d'hommes de Lausanne a quarante ans. C'est la force de l'âge pour une société, comme pour un homme. Afin de célébrer cet heureux anniversaire, elle aura aujourd'hui, samedi, au Théâtre, une soirée pour laquelle la *Muse* et l'*Orchestre Cecilia* lui ont accordé leur précieuse concours.

Après le spectacle, lunch et bal. Le lendemain, dimanche, banquet à l'Hôtel de France et course à Rolle. Ce que nos vieux gyms vont s'amuser !

### IE SU VAUDOIS

C o bin sè cougnâi, bin sè porte,  
Que lè villio l'ant racontâ.  
Quant à mè, lo diabliio m'eimporte  
Se mè cougnâisso bin adrà.  
Cein que ie ou, l'è oïu dere  
Atant ein français qu'ein patois.  
Ie m'ein vè dan lo vo redere  
Du que vo z'ite bon Vaudois.

On m'atiuse d'amâ bin bâire.  
Su que quauque coup âo guillon,  
Ein bâivo traî. Cein fâ-te pouâire ?  
Traî verro n'è pas on seillon.  
D'ailleu dau thé, d'âi camamille  
On ein bâi traû âo dzor de vouâ :  
Tot cein vo z'ètsaude la bile.  
Ein bâivo pou, ie su Vaudois.

« T'i jamé prêt, que diant oncora,  
T'i pas prau vi, pas prau pressâ,  
Trau taquenet. » — Ma, adan, ora !  
Noutron bon Dieu n'a rein trossâ  
Quand l'è que l'a fè nôtra terra.  
Allâve plliâu. « On verra voi,  
Qu'a de, on n'è pas à la guierra. »  
Mè lo dessuvo, su Vaudois.

Pu on m'è dit assebin çosse :  
« Te dèvedze pardieu traû plliâu. »  
I'è vu bin d'âi dzein à cabosse,  
Ein a que trâinâvant atant.  
Lè bedyottiau, lè debliottlâre,  
Qu'on sâ pas se barlant chinois,  
Lè recrio pas po mè frère :  
Mè bâo compreignant lo vaudois.

Su guié, l'âmo 'na gouguenetta,  
Gandoise, rebrique, et cètra,  
Quand su âo tsaud vè ma cavetta  
L'âi trâovo on pllièzi dèstra.  
Ma quand l'è que su à l'ovradzo,  
Lâi me tigno, cein lè ma loi :  
Je dis: Pas tant de berbotadzo,  
Faut travaill' ! Ie su Vaudois.

Ié po l'« Eglise nationale »  
'Na bienna, à cein qu'on mè dit.  
Vaide-vo, quand on ranquemale,  
Qu'on è mau et qu'on fâ pedhî,  
Faut guegnî damon dâi z'ètâille,  
Câ l'è per lé que l'è l'espoi :  
Lè z'èglise sant... lè quetalle.  
Mâ... l'âi vè pas, ie su Vaudois.

Vaudois ie su, et ma coumouna  
L'âmo atant que ma maison.  
Por mè è-te pas la pllie bouna ?  
Ie gardo por li mè couzon.  
Lâi a prau de fédéraliste  
Sein mè : Zurichois, Bernois.  
Su pas mâo po socialiste,  
Que voliâi-vo, ie su Vaudois.

Por Jean-Louis,

MARC A LOUIS, son valet.

\* Bredouilleurs, ceux qui parlent très vite.

**Le bon côté.** — Dans certaines églises de campagne, il est encore d'usage que les femmes se placent d'un côté et les hommes de l'autre. C'est le cas, par exemple, à l'église de ..., dans l'ouest du canton.

Le pasteur, un dimanche, entendant au cours de son sermon quelqu'un qui babillait, en fit l'observation.

Aussitôt, une femme se lève :

— En tout cas, mossieu le pasteu, je vous prie de croire que ce n'est pas de notre côté.

— Tant mieux, ma chère sœur, réplique le pasteur, tant mieux, ce sera plus vite fini.

**L'Aigle et l'Aiglon.** — C'est le titre de quatre conférences que va faire, le mardi 7, vendredi 10, mardi 14 et samedi 18 novembre, à 8 ¼ heures du soir, M. Louis Cérésolo, pasteur, à Yvorne, un conférencier très justement goûté et qui tient de famille: il est le fils de M. Alfred Cérésolo.

*L'Aigle et l'Aiglon*, on l'a deviné, c'est Napoléon 1<sup>er</sup> et son fils. — Billets chez M. C. Tarin, libraire, et à l'entrée.

**Pour ceux qui les aiment!** — Deux riches Marocains sont installés sur une terrasse, après dîner. La négresse Outchou, qui sert le café, se met tout à coup à rouler des yeux blancs en faisant une horrible grimace :

1<sup>er</sup> MAROCAIN (*bâillant*). — Qu'a Outchou ?

2<sup>e</sup> MAROCAIN (*bâillant*). — Elle a ce tic !

**Générosité spontanée** — C'est le soir, un pauvre bambin tout en pleurs et portant un pot à lait, cherche en vain, depuis un moment, entre les pavés de la rue, mal éclairée, quelque chose qu'il a perdu.

Passé un monsieur.

— Qu'as-tu donc à te désoler ainsi ? demande-t-il à l'enfant.

Celui-ci, pleurant plus fort :

— J'ai perdu 20 centimes que ma mama m'avait donné pour acheter du lait.

Alors, d'un geste spontané et généreux, le monsieur met la main à sa poche. Déjà l'enfant sent sécher ses larmes.

— Tiens, petiot, voici une allumette pour t'aider à retrouver ta pièce.

**Heureux détenus.** — Les journaux ont parlé ces jours d'un grand architecte américain, impliqué dans des affaires plus ou moins correctes, et qui, avec d'autres inculpés, expie actuellement ses fautes en geôle

Mais, en considération sans doute de l'importance de ce monsieur, le directeur de la prison est, à son égard, d'une mansuétude extraordinaire.

L'architecte en question a transformé sa cellule en bureau, où il élabore les plans des édifices qu'il se propose de construire lors de sa libération. Chaque jour, un de ses employés vient collaborer à ses travaux, prendre et transmettre ses ordres.

C'est délicieux, n'est-ce pas ? Et quelle réclame excellente ! Au sortir de prison, cet architecte sera le plus couru de sa ville, assurément.

Comme nous comprenons encore peu les affaires et nos intérêts, sur notre vieux continent !

\*\*\*

Un autre cas encore. On ne dit pas si c'est en Amérique :

Le directeur d'un pénitencier montre beaucoup de sollicitude à l'égard des prisonniers. Il a donné des ordres aux geôliers pour que les prisonniers travaillent autant que possible à des métiers qui leur sont familiers.

Un géôlier se présente au bureau du directeur.

— Monsieur le directeur, je viens au sujet du prisonnier 237, il répugne à faire des chaussons de lisière.

— Et pour quel motif ?

— Il voudrait, comme les autres prisonniers, travailler à son état.

— Il a parfaitement raison, et je ne vois pas pourquoi il ne jouirait pas du même privilège que ses co-détenus. Que faisait-il de son état ?

— Il était... aviateur, monsieur le directeur.

**Entre mères.** — Dans sa dernière lettre, mon fils me demandait encore cent sous pour acheter une table de logarithmes.

— Comment, chère madame, le collège ne leur fournit donc même pas les meubles ?

**Chez le dentiste.** — Si vous ne m'écoutez pas, Madame, dans six mois vous n'aurez plus une seule dent.

— Que me dites-vous là ! Mais c'est affreux !.. Et alors ?...

— Alors ?... Alors, vous vous en mordrez les doigts.

**Ricochet.** — Un brave homme est cité comme témoin dans un jugement :

— Voyons, monsieur, lui fait le président, dites-nous en toute franchise comment la querelle s'est engagée.

— Eh bien, voici les expressions dont s'est servi le prévenu, mon président : Vous êtes un imbécile !

Le président, voyant que l'assistance riait :

— Adressez-vous au jury !

### LE DIMANCHE EN VILLE

Les cités, grandes ou petites, ont ceci de particulier que les jours de repos semblent donner l'ordre d'un sauve qui peut général. Comme des moineaux bruyants auxquels la liberté vient d'être rendue, les citadins sortent de leur cage de pierre et « s'envolent » vers les campagnes environnantes. Ce n'est pas que, généralement, ils raffolent de l'ombre printanière, des fleurettes de mai ou des siestes sur l'herbe. Mais ils ont quelque prédilection pour les pintes villageoises et les routes poussiéreuses que sillonnent de désagréables motocyclettes et d'homocides autos.

En famille, on se promène. Papa, toujours bienveillant, pousse la petite cariole, la « poussette » dans laquelle dort ou brâme le dernier-né, madame suit, roide, faisant admirer son ombrelle rutilante ou son chapeau empanaché. Les gosses trottaient autour du couple.

Les chemins sont « noirs de monde », les auberges improvisent des sièges et des tables pour satisfaire leurs innombrables clients. Partout ce ne sont que bals, kermesses, jeux, concerts ; on pourrait croire que la ville entière a émigré et que ses rues, ses cafés, ses places sont absolument déserts. Erreur ! La cité est encore amusante, elle a changé d'aspect, elle est presque grave avec ses magasins fermés, mais elle n'a point cette apparence de chose morte que Londres garde, par exemple, chaque dimanche, dès l'aube à la nuit.

Sur les places, les agents de police, en « képi » et gantés de blanc, font les cent pas avec la philosophie qui convient à leur caractère et la dignité inséparable de leurs fonctions. Ils savent qu'en ce jour de chômage les « cuites » seront plus nombreuses et ils font provision de patience et d'aménité pour apaiser les rumeurs bachiques et les intempérances de langage et de bouteille.

D'un œil bienveillant ils considèrent, non sans quelque envie, monsieur, madame et bébé partant pour la promenade traditionnelle et ils regardent le ciel, pour prédire, d'après les nuages, le temps probable vers le soir.

— Ils seront trempés, murmurent-ils en voyant les « niolles » fuir devant la bise noire. Puis, ayant ainsi prophétisé, ils reprennent leur somnolente ronde.

Sur St-François, les fiacres sont rares en cette journée ensoleillée. Chacun n'a pas l'heure de posséder une auto et d'écraser, par du 90 à l'heure, les chats et les poules du prochain. On se contente du sapin traditionnel et les bourses modestes trouvent suffisant le luxe du tram.

Et c'est un joli spectacle que le passage de ces wagons citadins parcourant la ville et bondés de voyageurs endimanchés. Le philosophe, l'observateur, l'ironiste y trouvent des sujets d'études et de commentaires. Il y a de la joie en ces voitures, ou, plutôt, il y a des joies. Il y a celle de la petite bourgeoise, bonne ma-